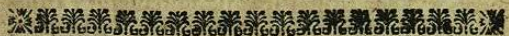


senté, & qu'ils se doivent preparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le personnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé, ou parlé contre les Saints, venoient aussi ensuite confesser leur crime, & en demander l'absolution.

Je dirai encore dans le chapitre suivant force choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demurois parmi eux.



## CHAPITRE XVIII.

*Comme l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.*

**A**près avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Theologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoi je m'adressai au Provincial & au Président de Guatimala, & les priai de me vouloir donner la permission de retourner en mon país; mais ni l'un ni l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exprès du Roi Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit défendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à être comme prison-

onnier en ce pays-là; & sans espoir de retourner de long-tems en Angleterre; je me résolus de ne demeurer pas plus long-tems à Guatimala, mais de quitter la Ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prêcher en quelque village, où j'étois assuré de gagner plus d'argent pour m'aider à m'en retourner quand le tems seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Pendant je crus qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis, qui étoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar, nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour & du General de notre Ordre à Rome, afin que je pusse retourner en ma Patrie.

En ce même tems-là le Prieur de Coban de la Province de Vera-Paz, nommé François Moran, vint à Guatimala, pour représenter au Président & à tous les autres Magistrats de la Ville la nécessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrétiens.

Ce Moran qui étoit mon ami particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid en Espagne, où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec lui, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolâtres au Christianisme, il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau

veau païs, dont je pouvois m'assurer que j'aurois bonne part aussi-bien que lui.

Je ne fus pas fort difficile à me laisser persuader, parce que sur toutes choses je souhaitois de pouvoir travailler à la conversion de quelque peuple qui n'eût jamais oûï parler de Jesus-Christ, de sorte que je me résolus à quitter la charge que j'avois dans l'Université, pour aller prêcher le nom de Jesus-Christ à ce peuple infidelle.

Le Provincial eut beaucoup de joye de la résolution que je lui témoignai, & après m'avoir fait quelques presens & donné de l'argent pour mes nécessitez, il m'envoya avec Moran à la Vera-Paz, avec cinquante soldats Espagnols que le Président nous avoit donnez pour nous escorter en ce voyage.

Lors que nous arrivâmes à Coban, nous nous pourvûmes de toutes les choses qui étoient nécessaires pour une entreprise aussi difficile & dangereuse que celle où nous allions.

De Coban nous vinmes à deux grands villages de Chrétiens nommez saint Pierre & S. Jean, où l'on joignit avec nous cent Indiens, pour fortifier notre escorte, & nous servir pendant le voyage.

A deux journées au de là de ces villages nous voyageâmes sur des mules avec beaucoup de facilité, dans un païs peuplé de Chrétiens qui demeurent dans de petits villages.

Mais après ces deux journées là comme nous aprochions des frontieres de ces payens, nous ne trouvâmes aucun chemin où nous pussions passer avec nos mules, de sorte qu'il nous falut aller à pied.

Pen-

Pendant deux jours nous ne fîmes que monter & descendre des montagnes parmi les bois, de sorte que ces bocages & la difficulté du chemin nous ôtoient l'esperance de rencontrer le peuple que nous allions chercher. Nous fîmes pourtant bonne garde toute la nuit, de peur d'être surpris par les ennemis, & resolûmes de passer encore plus outre le lendemain.

Nous trouvâmes diverses sortes de fruits en ces montagnes-là, & plusieurs fontaines & ruisseaux dans les fondrières, avec divers arbres de cacao & d'achiote.

Le troisieme jour nous nous mîmes à marcher, & vinmes à une vallée où il y a une riviere peu profonde qui passe au milieu, où nous vîmes quelques milpas & champs de mahis.

Cela nous fit connoître qu'il y avoit des Indiens proche de là, & nous obligea de nous rassembler & tenir sur nos gardes, pour les repouffer s'ils nous venoient attaquer.

Pendant que nous marchions nous rencontrâmes inopinément une demi-douzaine de pauvres Cases couvertes de branches d'arbres & de feuilles de Palmites, où nous trouvâmes deux hommes, trois femmes, & cinq petits enfans, qui étoient tous nuds, & qui eussent bien voulu s'enfuir, mais il leur fut impossible.

Nous nous repofâmes dans leurs cases, & leur donnâmes de nos vivres qu'ils refusoient au commencement, ne faisant que crier, jusqu'à ce que Moran les eût un peu consolez par ses paroles qu'ils entendoient en partie.

Nous leur donnâmes des habits, & les emmenâmes avec nous, dans l'esperance qu'il nous

nous aideroient à trouver quelque tresor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaife humeur, que nous ne pûmes rien ſçavoir d'eux.

Nous continuâmes à marcher de la sorte, ſuivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, juſqu'à ce qu'il fût prefque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cafes où il y avoit environ vingt perſonnes; tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des fleches, & nous y trouvâmes auffi une afsez bonne quantité de palmites, de poiſſon, & de venaiſon, avec quoi nous nous rafraîchîmes.

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, auffi bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impoſſible de paſſer plus outre, ce qui nous fit reſoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Eſpagnols pour découvrir le pays.

Ils trouverent encore quelques cabannes, & des champs ſemez de mahis, de chilé, de faſeols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuis.

CHA-



## CHAPITRE XIX.

*L'Auteur continue la Relation de ſon Voyage.*

**N**Os gens étant retournez nous donnerent envie de paſſer outre, par le récit qu'ils nous firent de la beauté du païs; mais ils nous avertirent auffi de nous tenir bien ſur nos gardes, parce que la fuite des Indiens étoit une marque que tout le païs étoit averti de nôtre venue.

Le lendemain nous fîmes deſſein de nous avancer juſqu'à cette habitation que nos gens avoient vûe, parce que c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations ſont ſituées proche de la riviere, ou le Soleil étoit ſi chaud que cela nous cauſa la fièvre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois je ne laiſſai pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas ſans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'appréhender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens étoient avertis de nôtre venue.

Les priſonniers que nous avions commencerent à ſe familiarifer avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cet-